

THIERRY MAULNIER

de l'Académie française

LES VACHES SACRÉES, IV

**Les matins
que tu ne verras
pas**

essai

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1989.*

Extrait de la publication

PRÉLIMINAIRES

Les âmes stoïques ont un privilège : elles n'attendent pas le dernier instant pour se détacher d'un corps épuisé et se montrer nues, c'est-à-dire immortelles. Le 23 octobre 1987, Thierry Maulnier souffrait d'une telle lassitude que ses yeux semblaient dire avec Paul Valéry : « Je suis excédé d'être une créature. » Or, le même jour, la voix profonde de Thierry — qui n'avait jamais moins tremblé — léguait ce chant du cygne aux rivages qu'allait bientôt endeuiller son silence : « La fécondité des grands artistes — et même des moins grands — est faite du sacrifice de leur vie... Michel-Ange couché sur son étroit plancher à vingt-cinq mètres au-dessus du pavé, comme sur un lit de torture, s'interroge parfois sans doute sur la nécessité de ce supplice. Mais il peint le plafond de la Sixtine et il le sait. »

Le stoïcisme est d'abord une morale personnelle, commune à tous ceux qui surplombent la mort parce que l'« accord de soi avec soi » est pour eux la fin suprême ; il se change insensiblement en doctrine quand survient une époque où s'affrontent sans répit l'humanisme et la terreur, où bientôt aucune conscience ne possède plus le droit au repos. La philosophie stoïcienne a surgi dans un monde que la mort d'Alexandre avait privé de son équilibre. A la fin du XVI^e siècle, le chancelier du Vair a su comprendre qu'elle

convenait à quiconque recherche « constance et consolation ès calamités publiques ». *Penseur infatigable, plus Thierry Maulnier s'est éloigné du fanatisme et de la compromission, plus il est devenu le néo-stoïcien par excellence de l'ère des tyrannies et des holocaustes qui fut aussi celle des réveils et des sursauts.*

Certes, comme Descartes et comme le dieu — tout proche du démon socratique — qui lui a fourni le titre du troisième recueil de ses réflexions, il nous dit ou plutôt nous murmure : « Je m'avance masqué. » Il nous semble deviner un autoportrait quand, au détour d'une phrase, nous tombons sur ces parenthèses plus éclairantes que les aveux infidèles dont les mémorialistes sont friands : « j'aime une certaine libéralité de soi-même » ; « un peu d'irrespect à l'égard de soi-même n'est pas de trop ». Mais ces sages précautions sont un remède contre le vertige ou le désespoir qui guettent l'écrivain — dont l'œuvre créatrice est un effort « peut-être vain » pour contrarier « la découverte progressive de l'insuffisance des mots » — au fur et à mesure que son talent, sa hardiesse et sa sincérité, c'est-à-dire son imprudence, dévoilent « la loi de cette grande création criminelle à laquelle nous appartenons ». C'est ainsi que le refus de toute illusion devient une école de persévérance.

Thierry Maulnier n'était certes pas un hugolâtre. Me pardonnera-t-il d'oser dire que la lecture approfondie de son œuvre posthume me révèle un itinéraire spirituel qui n'est pas sans ressemblance avec celui du « vieux Orphée » ? Comme Hugo, il passe de la légende des siècles à celle des espaces infinis, de la vanité des rêves de puissance balayés par l'histoire à l'insignifiance de l'homme par rapport aux milliards de galaxies. A sa manière, il ressent le même tremblement que celui dont le poète est saisi quand — s'attardant sur la nef de Paris — il reproche au fleuve de s'apprêter à lui survivre, puis le prend en pitié parce qu'il est lui-même mortel :

Il se taira pourtant après bien des aurores
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés
Quand cette rive où l'eau vient battre aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés.

Doit-on croire cependant que le divorce survient aussitôt et qu'il suffit, pour le prononcer, du plus religieux des sursauts romantiques : « Eh bien non ! Je choisis l'ignorance étoilée » ? Il faudra désormais nuancer la réponse : l'incroyant Thierry Maulnier — dont le trait distinctif fut de ne jamais renoncer à tout remettre en question, y compris lui-même, sans jamais se satisfaire d'aucune réponse, fût-ce de la sienne — ne s'est pas interdit, lui non plus, de choisir une étoile. Dès 1979, les préliminaires de L'Etrangeté d'être opposaient la réflexion dubitative aux certitudes dogmatiques, sans épargner celles qui procèdent du scepticisme : « Il ne sert à rien de donner des coups de pied rageurs dans les décombres. Il s'agit de trouver le terrain ferme sur lequel quelque chose peut tenir debout, à commencer par l'homme lui-même. Au-delà du nihilisme, quoi ? » Or nous savons désormais que ce point d'interrogation n'a pas été un point final, mais un point d'orgue. Il nous est enfin donné de déchiffrer la suite de la phrase, d'autant plus lourde de sens qu'elle nous vient d'outre-tombe : « Voici donc le doute délivré de l'exil où il était tenu hors des frontières de la Foi. Voici le doute réintégré dans la Foi pour n'être plus son contraire irréductible, mais son aliment. » Ce portrait concis et saisissant de l'humanisme à la tombée du xx^e siècle mérite d'être longuement contemplé. Il nous interdit de confondre deux agnosticisimes : celui qui, né de l'orgueil, prétendait se délivrer du mystère ; celui qui introduit dans la pensée la présence d'un inconnais-sable.

En terrassant la maladie pour donner au refus libérateur son expression la plus simple, la plus accessible, la plus vigoureuse, c'est à l'inquiétude de la jeunesse que Thierry a donné rendez-

vous. Comme lui, elle attache moins d'importance à la rivalité des idéologies qu'à leur faillite et à leur dépérissement. Avec lui, elle craint avant tout d'être dupe des mirages et reconnaît son propre drame dans celui de l'homme politique qui doit « affronter l'impossible et le nécessaire dans le même moment ». A son instar, elle voudrait faire de chaque minute, de chacun des événements, formes ou idées que lui propose la vie, l'objet d'un étonnement systématique, car elle découvre que « la merveille ne naît pas de la chose regardée, mais du regard ». Elle s'est enfin lassée de prendre la désacralisation pour une libération ou d'entendre les marchands de sommeil lui dire que « se piquer à l'héroïne et peindre le plafond de la Sixtine sont deux actes affectés d'une même inutilité ». Mais surtout, je la crois prête à écouter Thierry Maulnier parce qu'il lui épargne les sermons et les panacées : c'est par la lucidité qu'il combat la décadence ; ce n'est pas la contrainte, mais l'approfondissement de la liberté, qu'il oppose à la déchéance.

Il peut paraître étrange que mes préférences aillent à celles de ses pensées qui, prises à la lettre, sont le plus éloignées de mes propres certitudes. « Les hommes ont le pouvoir de faire que Dieu soit ou ne soit pas » : ai-je tort de déchiffrer cette maxime volontairement agressive comme la transcription des paroles d'un théologien selon lequel l'homme, créature responsable d'elle-même parce que détachée du divin, « a le dernier mot contre Dieu » ? Thierry Maulnier lui-même m'incite à suivre ce sentier difficile, puisqu'il poursuit : « C'est à nous de décider si derrière le masque il se trouve un visage, car ce visage ne pouvait nous être montré sans que par là fût ruinée la liberté humaine. » Telle est bien la ruine que Thierry aura tout fait pour conjurer, en se répétant jusqu'à son dernier souffle : « Tu n'as pas à travailler pour le soir qui tombe, mais pour les matins que tu ne verras pas. »

Ces matins vont-ils se lever ? Toutes les adolescences sont tentées

par le précepte de Nietzsche : « Poussez ce qui tombe. » Garçons et filles de 1989, poussez donc les dernières pensées de Thierry Maulnier ! Vous verrez qu'elles ne tomberont pas.

Maurice Schumann
de l'Académie française

J'ai vécu près de Thierry Maulnier pendant quarante-sept ans, de 1940 à ce 9 janvier 1988 où il nous a quittés.

Ce furent des années lourdes de choix pour toute cette génération d'écrivains, mais si je puis me permettre de donner ici un témoignage, je dirai qu'il est resté, au milieu de tant de secousses, un homme libre, un être humain. Il ne fut inféodé à aucune école, lié à aucun groupe d'intellectuels, sauf par l'amitié.

Avant la guerre il était déjà un écrivain connu. Son diplôme de l'Ecole normale supérieure sur Racine avait fait de lui un écrivain célèbre. Avec *l'Introduction à la poésie française*, il avait redonné à ces poètes du XVI^e siècle, qu'il aimait tant, leur vraie place. Il avait écrit aussi un livre peu connu sur les poètes du début du XVII^e en collaboration avec Dominique Aury. *Lecture de Phèdre* est une si vivante approche du personnage qu'aucune interprète du rôle ne peut l'ignorer. Son livre sur Nietzsche et ses écrits politiques avaient été des événements.

Il a poursuivi son œuvre philosophique avec la série des *Vaches sacrées*, dont voici le dernier volume écrit en toute indépendance, datant parfois certaines pensées, mais ne le faisant pas systématiquement (rien ne lui était plus étranger que la systématisation), mêlant, plus souvent qu'il ne l'avait fait jusque-là, l'humour et l'essentiel, et gardant pour lui-même une modestie pleine d'esprit. Les dernières paroles que j'ai entendues de lui furent, à la clinique du Val d'Or où un bataillon de jeunes infirmières attentives s'empresaient à changer son lit : « Tout ceci est un peu théâtral, ne trouvez-vous pas ? » Cette scène m'est apparue à moi non comme une scène de théâtre, mais, hélas, comme un tableau, celui de la descente de croix de Grünewald.

Son œuvre théâtrale est d'une extraordinaire richesse, c'est maintenant, je pense, qu'elle trouvera vraiment sa place.

Déjà certaines de ses pièces avaient eu à leur création un grand succès : *Le Profanateur*, créé par Jean Vilar à Avignon, reprise à Paris par Michel Bouquet ; *Jeanne et les Juges* qui comporte une scène inoubliable, celle où la martyre trouve en elle-même le courage d'aller au supplice ; *La Maison de la nuit* qui pose avec une actualité brûlante et une objectivité absolue le problème des deux Allemagnes, fut jouée toute une saison au Théâtre Hébertot par Pierre Vaneck, Michel Vitold et Roger Hanin ; *Le Soir du Conquérant*, reprise récemment au Théâtre Montansier ; et sa seule comédie, *Le Sexe et le Néant*, jouée par Marthe Mercadier, Amato et Armande Navarre. Et d'autres qui restent encore à découvrir.

Thierry Maulnier a fait également quatre adaptations de pièces de Shakespeare qui furent jouées : *La Mégère apprivoisée*, qui sera reprise bientôt ; *Othello*, avec Roger Hanin ; *Macbeth*, dans une mise en scène de Claude Chabrol ; *Le Marchand de Venise*, avec Claude Dauphin. Ces adaptations sont dans une langue vivante, dont on imagine volontiers la qualité littéraire mais qui reste absolument fidèle au poète. Elles n'ont pas encore été publiées, mais le seront bientôt.

Thierry Maulnier tenait aussi beaucoup à son œuvre journalistique. Il fut avant la guerre le directeur fondateur de *L'Insurgé*. Il écrit des chroniques dans *L'Action française* jusqu'à l'entrée des Allemands en zone libre et a été, de 1940 à 1942, chroniqueur au *Figaro* où il donnait aussi, sous le nom de Jacques Darcy, le compte rendu des opérations militaires. La censure de Vichy l'appelait « la couleuvre », et Maurice Schumann a bien voulu me dire que certaines de ses chroniques, qui échappaient à la censure de Vichy par leur style peu habituel, aidaient parfois à l'information de ceux de Londres.

Homme de droite, il n'a pas écrit une ligne dans les journaux de la collaboration, mais quand il s'est agi à la Libération de la vie et de la mort de ceux qui avaient été ses amis, il ne les a pas abandonnés.

Quand *Le Figaro* reparut, en 1944, il en devint l'un des collaborateurs réguliers pour les chroniques et les éditoriaux. Il était un grand ami de Pierre Brisson. La dernière de ses chroniques parut le 11 novembre 1987 sur le sens de notre victoire de 1918.

Toute cette œuvre, ainsi que des Mémoires encore inédits, paraîtra bientôt.

Marcelle Tassencourt

*Tu n'as pas à travailler pour le soir qui
tombe mais pour les matins que tu ne
verras pas.*

I

Je parle un peu de moi

1

Ce que je crois avoir de plus important à dire, je ne l'ai pas dit encore, peut-être parce que cela était trop vague, trop confus, trop informe pour être formulé, peut-être parce que j'ai pensé que le temps n'était pas encore venu. Peut-être, lorsque j'aurai triomphé de mon scrupule, de ma paresse ou de mon indifférence, ne trouverai-je personne pour m'écouter, peut-être n'aurai-je plus le temps ou la force. Peut-être sera-t-il trop tard. Mais qu'importe ?

2

Il y a ce dont je ne suis pas certain, et que je propose ici au lecteur. Il y a ce dont je suis certain, et que je ne crois pas nécessaire de dire. Et pourquoi ne laisserais-je pas ce lecteur dans le doute, on s'ennuierait moins l'un et l'autre. Au reste, si ce que j'affirme ou que j'avance heurte sa propre opinion, qu'il se rassure. En poursuivant sa lecture, il se trouvera peut-être en désaccord avec moi-même, et en accord avec lui.

THIERRY MAULNIER

Les matins que tu ne verras pas

Thierry Maulnier nous a quittés le 9 janvier 1988. Il laisse ici le quatrième volet du cycle philosophique des *Vaches sacrées*, commencé en 1977.

L'évolution de sa pensée a été de plus en plus guidée par la recherche profonde du sens de la vie. L'approche des dernières heures a apporté plus de tendresse à cette recherche, mais son acuité n'en a pas été affaiblie.

Thierry Maulnier ne s'est jamais contenté des réponses des autres ni des siennes, c'est pourquoi le livre se termine sur cette ultime réflexion qui a toujours été présente chez l'écrivain : « Il est une question à laquelle il n'y aura jamais de réponse et que pour cette raison il ne faut jamais cesser de poser, c'est : pourquoi ? »

Thierry Maulnier (1909-1988) fut élève de l'École normale supérieure. Journaliste politique, essayiste, auteur dramatique, il fut élu à l'Académie française en 1964. Les Éditions Gallimard ont publié la plupart de ses ouvrages.



9 782070 717767



89-XI A 71776 ISBN 2-07-071776-3 92 FF tc

Extrait de la publication